

Serge Joncour
In vivo

roman

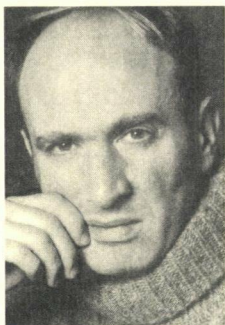
Flammarion

Extrait de la publication

In vivo

Serge Joncour

© Pierre Febvos.



Deux frères vivent avec leur père, un flic, le « monoparental », dans un pavillon ordinaire avec un jardin pas terrible. Pour tenir, ils se tapent des somnifères, une canette ou un pétard, comme des grands.

En fait, ils rêvent d'une famille très précise, « celle qui trempe des tartines en attendant l'ami Ricoré ». Une voisine, assistante maternelle, passe parfois chez eux et laisse derrière elle un parfum de femme.

Cavales loufoques, bêtises diverses, au cours d'une fugue les gamins sont pris en stop par un jeune couple *grunge*. Ils croient avoir enfin trouvé une cellule familiale de substitution, mais c'est à eux de jouer les parents... Désintoxication, repas à heures fixes, coupe de cheveux de rigueur, tout leur est bon. Réussiront-ils là où, avec eux, on a échoué ?

C'est l'enjeu paradoxal de ce roman cousu main. Les digressions s'y mélangent pour dessiner un portrait criant de vérité de la « France d'en bas ». En disciple déjanté de Diderot, Serge Joncour invente deux neveux de Rameau qui se font la malle, explosent les lieux communs et multiplient les fariboles.

Remarqué dès son premier roman, Vu (Le Dilettante), Serge Joncour a connu chez Flammarion un succès critique et public avec Kenavo et un recueil de nouvelles, Situations délicates.



FF 8231-02-VIII

Prix France : 18 €

Flammarion

Extrait de la publication

In vivo

Serge Joncour

In vivo

roman

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 2002
ISBN : 9782081299634

*L'amour en vrai c'est de laisser
l'autre courir le monde...*

**« Ben dans ces conditions
ils nous aiment tous... »**

Un

— Repose ce chien je te dis, ça se fait pas de voler un chien...

— Mais je le vole pas je l'emmène.

Évidemment c'était cruel de casser net son enthousiasme, de contrer l'obstination avec laquelle il ceinturait la petite bête. Le pire c'est qu'il ne réalisait même pas le tort qu'il leur ferait en leur empruntant l'animal, ne serait-ce que pour quelques jours. Il aura vraiment fallu le convaincre, le chien aussi d'ailleurs, plutôt ravi à l'idée de changer d'air. C'est cette manie qu'a le frangin de s'attacher à tout, une sorte de tempérament qu'ont souvent les animaux eux-mêmes, prêts à suivre n'importe qui, même les plus nouveaux.

Ses maîtres, on va les appeler les petits vieux, ils avaient l'air de bien nous aimer les petits vieux, enchantés de nous rencontrer, mais peut-être pas au point de nous céder leur chiot. Après tout ils ne nous

connaissaient pas, jusque-là ils n'avaient même jamais entendu parler de nous. C'était juste à cause du nom de famille qu'on s'était retrouvés chez eux, qu'on avait fait tout ce trajet pour les voir. À chaque fois que le père nous trouvait un homonyme dans l'annuaire, il voulait qu'on se déplace pour voir, tenter l'insolite en remontant les coïncidences, quitte à être déçu.

L'avantage c'est que ça nous faisait un week-end, un week-end d'un jour au moins, un dimanche dont on pouvait dire qu'il s'était passé en famille.

Le moindre trajet nous glace. À cause du tabac on roule les vitres ouvertes. Même les plus beaux littoraux nous renverraient ça, on y baigne dans cette saveur-là, on y vit depuis toujours. Au retour, le père se retient au maximum de fumer, mais dès qu'on ferme l'œil l'odeur diffuse en douce, de là l'idée de tousser.

Pourtant il faut y aller mollo avec le monoparental, ne jamais tenter la crise, sans quoi il n'y aurait pas le moindre camp adverse où se réfugier, pas de parent de repli. L'astuce c'est de ne jamais dépasser la dose limite, au mieux s'en tenir à cette forme d'indifférence qui fait qu'on regarde chacun à sa vitre, qu'on dose ce qu'il faut de respect pour être tranquille.

Quand vraiment l'envie se fait trop forte, il s'arrête en prétextant un coup de fatigue, et va dehors s'en griller une. Il se pose juste là, jamais plus loin que le bout du capot, et pourtant il enlève chaque fois la clef.

Au retour de ces faux dimanches il est encore plus amer que jamais, défoncé de chagrin. Il est tellement convaincu que nos ancêtres viennent de ce coin-là, qu'il doit nous en rester dans les parages, il ressent comme un devoir d'aller y traîner de temps en temps. Mais des aïeux, on avait beau s'en chercher le long des plages, y passer tout le dimanche, on avait beau demander à droite à gauche comme on demanderait son chemin, jusque-là on avait toujours rien trouvé. Son rêve à Dieu-le-père ç'aurait été de nous lever un aïeul au fond d'un bled, avec la maison en toit de chaume et la mer à bout de bras, des transats et des boissons fraîches. En regardant bien dans les cimetières, c'est vrai qu'on se trouvait toujours un ou deux morts homonymes, des gens dont les dates auraient pu coller, mais qu'étaient plus là.

Flanche pas va, nous aussi on frôlera la mer avec l'idée d'une genèse, nous aussi on se trouvera des ancêtres pour passer les week-ends, des gens tout ce qu'il y a d'aimable et accueillant, des retraités dociles avec le parasol blanc, mais tant qu'à faire au bord de la mer.

Quand on sortait de ces séances, il faisait peine à voir le monoparental, dans la foulée il nous démoralisait à cause de la soupe en sachet et du plateau de fromage, des résidus de dimanche soir, une vision de ses manquements qui le démoralisait. Après tout c'était valable de le voir comme ça, le coup de l'ancêtre manqué, ajouté au pathétique du plateau de

fromage, ça faisait mouche à chaque fois, au point qu'il en devenait prenable, globalement diminué. Il devait sûrement se sentir coupable, pour prendre l'ascendant il aurait suffi d'appuyer.

Mais ce père-là on le garde, pour l'instant on le garde, on ne voit pas trop comment faire autrement. De toute façon, de l'imaginer porter un geste de tendresse sur la nuque d'une femme, de sentir entre eux de la réciprocité, ça nous flanquerait le cafard, ça donnerait le sentiment du fini, de l'humain teinté d'émotion douce, ça s'enrhumerait de partout...

Pour le reste, pas la peine de viser une représentation parfaite, pas la peine d'essayer de ressembler à nos idoles. D'autant que des idoles on en a pas. Un ou deux sportifs à la rigueur. Mais du sport on en fait pas.

1

Dans un décor peu propice à l'universel, un homme est seul face à sa piscine, à parfaire son projet. L'intention serait d'en arriver à ce bleu-là, ce bleu qui vu d'avion fait les piscines turquoise, le bleu glacé des magazines, translucide et pensé, une masse de cristal compact, offrant tous les scintillements du diamant dès lors qu'on se décale un peu. De son point de vue, une pure villa ça part de ça, des façades blanches conjuguées à l'élément liquide, un franc gazon qui ruisselle depuis le perron jusqu'aux massifs en bas, un soleil décisif pour transcender le motif, un dispositif lumineux pour pallier l'inconvénient de la nuit.

En la circonstance, à cause d'une négligence partiellement préméditée, il n'y a là qu'un précipité opaque, sans plus la moindre fluidité, un jus serré où toute une génération de processus s'organise, le contre-exemple parfait à la teinte bleue californienne.

La piscine idéale et pure, jusque-là il l'a chaque fois atteinte, il aura même vécu tous ses étés dans la

lumière de cette vérité, autant d'automnes à les regretter, mais pour la première fois le mirage ne prend pas, dans cette harmonie qu'il conçoit de son cadre, une des teintes ne vient pas.

À la sortie de l'hiver, faute d'avoir surchloré à coups de pastilles dosées, l'eau aura vécu de longs mois à refléter les nuages, se souillant mine de rien d'influences, un miroir qui piégeait quantité de parasites, où toute une faune puisait. Il vient de là son problème, de cette disposition de l'unicellulaire à dégénérer sous forme de vies, toutes sortes de processus qui disséminent anarchiquement, posant du monde les insondables briques. Des algues aux bactéries, des moisissures aux animalcules, une vie avide et déstructurée s'est mise à proliférer là sans principe, abjecte et dégradante, une myriade de corpuscules ondulants et graciles qui font l'eau opaque et dupliquent à l'infini leurs générations d'inconséquences.

Cette prolifération ébauche sa soupe prébiotique sous forme de faune et de flore, un précipité dont les plus vaines tentatives stagnent entre deux eaux, alors que d'autres parties de la paroi, trouvent le moyen de s'enraciner, de prendre prise, comme si elles s'en prenaient à lui; parfaitement révoltantes. Au total, un amas dans les tons verts, un vert opaque, un jus d'entités qui semblent s'être jurées de tout recouvrir, de tout habiter, des saloperies pompant l'eau de ses bains d'hier, suçant de millilitres en millilitres la

sphère même de leur mitochondrie. Peut-être même une touche d'urine dans le bleu piscine, une suggestion d'ammoniaque, résidu d'un animal de passage, un sanglier ou un chien fauve, favorise-t-elle l'éclosion d'une algue à part, rouge cette fois, qui donne à la composition sa touche intemporelle. Cette insistance du vivant le révolte, elle le ravage comme un affront, en plus d'invalider toute idée de baignade, la vue de ces créatures sans vanité l'entame au plus profond, elle le renvoie à ses ombres, cette inaptitude absolue qui le hante, qui lui fait perdre toute illusion.

Les algues n'ont pas de fleurs, sans quoi il le sait, sa femme serait déjà là, et dans cette manie qu'elle a en forme de distraction, pas de doute qu'elle irait jusqu'à les cueillir pour en faire des bouquets. Sa femme qui étête toutes sortes de floraisons, dès lors qu'elle les considère épanouies, sa femme qui sabre les espèces sous prétexte de les recomposer. Au juste endroit elle coupe les roses, taille les tiges, elle sectionne un à un ces vecteurs d'angiosperme qui ne demandent qu'à se pérenniser, elle stérilise, sous prétexte de recomposer, des fleurs en pieds qu'elle a sous les yeux, mais qu'elle préfère pour soi à la maison, à quelques mètres de là, des fleurs dressées dans une eau fraîche, indéniablement belles, plus siennes que jamais, déjà compromises par l'asphyxie.

Elle a pour trancher, tailler, couper, toute une panoplie de lames et d'outils parfaitement acérés, un arsenal entretenu et répertorié. Sans du tout l'épier,

depuis la baie du salon elle voit son mari là-bas, fixe au bord de son grand bain, elle hésite entre rêverie et perplexité.

Son monde à elle ne change pas. Elle sortira quand il n'y sera plus. Elle tranchera une par une ces fleurs nouvelles parmi les plus prometteuses, les emmènera à pleins bras vers la maison, elle les disposera sur tout ce qu'il y a de meubles, de tables et de piano, les exposera dans toutes sortes de grands vases, offrant à elle-même et à ceux qui passent le spectacle de leur agonie.

acide à tenter les explications, simplement, elle m'aura vu regarder la piscine avec une sorte de profond désarroi, mesurant la douleur de savoir l'issue si proche, et de faire comme si elle n'était pas là. En une lueur je sens que les deux gamins nous observent, à croire qu'ils cherchent à savoir lequel de nous deux représente une menace, lequel va dédaigner plonger, avérant par là sa réprobation. À croire que l'arrière-pensée ce soit eux qui l'aient, une idée très arrêtée, et que personne ne pourrait contrarier... Nous voilà pris dans les rets des intérêts contradictoires, déjà se tissent les liens, se heurtent les façons de voir.

Ma femme les rejoint. Dans l'eau ils sont trois maintenant, trois visages centrés dans leurs mouvements d'onde, trois cercles élargis qui se répercutent aux parois, ils attendent de voir si je plonge ou pas.

Je les regarde faire comme je le faisais des algues, je pourrais parfaitement rester des heures comme ça, sinon des jours, ou même des mois, je le sais, je l'ai fait déjà, l'œil sur le microscope, attendre tout simplement de voir comment les éléments s'agencent, de quelle façon ils s'entretiennent, initier des liaisons, y déceler la cohérence d'un projet, s'il y en a, suivre la façon dont les intentions se modulent, les désirs se recourent, laisser faire, pour voir.

Je n'aime pas cette façon qu'ils ont de me regarder.

Impression réalisée sur CAMERON par



BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES

GROUPE CPI

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des éditions Flammarion
en juin 2002*

N° d'édition : FF823101. — N° d'impression : 022840/1.
Dépôt légal : août 2002.

Imprimé en France